

Les esclaves de la quantité

Dans *M. le Maudit*, le célèbre film de Fritz Lang, Peter Lorre, assassin sadique, affronte dans un total affolement la pègre de la ville réunie en jury populaire. Terrifié, agressif, suppliant, il se défend comme un rat pris au piège, et enfin hurle qu'il ne pouvait agir autrement. Moins attaché à montrer les origines lointaines du comportement de son personnage qu'à le faire voir dans le présent, Fritz Lang, qui a parfaitement saisi la fonction décisive d'un élément sensoriel, un air fameux de *Peer Gynt*, met avant tout en scène la pression incontrôlable qui s'exerce sur le meurtrier, ainsi que le caractère inéluctable de ses passages à l'acte.

Il y a longtemps déjà, j'ai eu l'occasion de mesurer pareille intervention de forces implacables. C'était au cours de deux longs entretiens avec un masochiste pervers dont les pratiques dépassaient l'extrême pointe de l'imaginable¹. Bien que l'homme donnât l'impression d'avoir délibérément choisi sa condition, il n'était au fond maître de rien. Il ne pouvait modifier en quoi que ce soit les conduites singulières qui modelaient une part essentielle de son existence, et c'était peut-être pour tenter de prendre le dessus sur le sort qu'il revendiquait paradoxalement une annihilation totale de sa volonté. L'exigence tyrannique de

1. Cf. « Un cas de masochisme pervers. Esquisse d'une théorie », in *La sexualité perverse*, ouvrage collectif, Payot, 1972, repris dans *De l'art à la mort*, op. cit.

jouissance qui le dominait ne s'était peu à peu atténuée qu'avec l'approche de la vieillesse et ses altérations biologiques.

Pour M. le Maudit, comme pour M. le Maso — selon l'abréviation qu'il utilisait lui-même —, c'est le retour incessant d'une excitation puissante et contraignante qui organisait irrévocablement le cours des choses pour en faire une fatalité. La différence est presque palpable entre ces cas et ceux de personnes, névrotiques ou non, qui, selon Freud « donnent l'impression d'être poursuivies par le sort », en reproduisant dans la vie comme dans le transfert les mêmes attitudes destructrices. En réitérant à l'infini et avec ténacité un tel sabotage du présent, ils donnent bien l'image d'une destinée, indépendante des événements extérieurs, « mais qui se laissent ramener à des influences subies [...] au cours de la première enfance¹ ». Tout est là : on a affaire d'un côté avec le jeu de forces, douées d'une puissance sans égale, et caractérisées avant tout par la *quantité d'excitation* qu'elles supportent ; de l'autre, avec la recherche, certes obstinée, de frustrations dépassées, avec la reproduction « habile [...] de situations affectives douloureuses² ».

Considérées sous l'angle de l'enchaînement d'événements itératifs, les deux situations n'ont pas toujours été distinguées l'une de l'autre. Bien mieux, c'est le plus souvent en pensant à la seconde qu'on parle de destin. Et Freud, précisément à propos de « névrotiques et d'un grand nombre de sujets normaux », avance sa formule bien connue : « On ne peut s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance à la reproduction, à la répétition, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe de plaisir, en se mettant au-dessus de lui³. » En fait, la tendance à la répétition que l'on constate ici n'a jamais un caractère vraiment fatal et n'affecte pas entièrement la liberté du sujet dans le domaine des options essentielles de sa vie, j'entends par là que plusieurs solutions névrotiques restent possibles. Le

1. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

sujet fait à répétition des choix malheureux, qui sans doute échappent largement à sa volonté, mais, contrairement à ce qui se passe dans le cas précédent, restent essentiellement tributaires du *confit psychique*, de l'affrontement du désir et de ses opposants. Le déterminisme en cause n'est nullement irrémédiable. Au reste, c'est bien pour accéder à une plus grande liberté potentielle que le névrosé entreprend une analyse. S'il transfère avec opiniâtreté son passé, c'est aussi avec l'espoir obscur de permettre à ses conflits internes de trouver le meilleur dénouement possible. Le principe de plaisir, sous quelque angle qu'on le prenne, continue donc ici de gérer pleinement les activités psychiques.

Lorsque destin et répétition ont l'air d'avoir partie liée, ce n'est en fait le plus souvent, et heureusement, qu'une apparence. Car, même lorsque les phénomènes sont marqués par la répétition et forcés de suivre sa loi, celle-ci n'a pas nécessairement un sens univoque. Je me suis assez expliqué sur ce point pour n'y revenir que très brièvement¹. J'ai radicalement distingué deux espèces de répétitions : la première, que j'appelle la *répétition du même*, la seule à avoir valeur de remémoration, a trait à l'ordre de la similitude approximative, de la ressemblance ; la seconde, la *répétition de l'identique*, dépourvue de fonction élaboratrice, ressortit au domaine du rigoureusement semblable. Cette dernière est le fait de personnalités foncièrement dominées par la nécessité la plus étroite et la plus immédiate, les seules à donner vraiment le sentiment que le cours des événements jalonnant une vie est immuable et arrêté depuis longtemps. Dans le texte auquel je me réfère, je m'interrogeais pour conclure sur l'origine de ces stéréotypies. Recourir au rôle d'une qualité spéciale de la libido, la « viscosité », ou bien à l'activité d'un instinct spécial, l'instinct de mort, ne me paraissait guère recevable. Il me semblait plus économique d'envisager l'intervention d'un facteur trau-

1. Cf. « Le même et l'identique », in *De l'art à la mort*, op. cit.

matique, très précoce dans la vie de l'individu, et en connexion avec un mécanisme de défense bien particulier, la *Verwerfung*¹.

Soutenue par des arguments tirés de l'expérience des affections psychosomatiques, cette hypothèse m'a paru suffisamment solide pour que je l'admette au moins provisoirement, en me réservant de la réexaminer un jour de plus près. L'occasion qui m'en est donnée aujourd'hui m'incite à revenir sur le cas de masochisme pervers évoqué plus haut qui, grâce à ses particularités très marquées, me semble devoir faire avancer la discussion.

Fort intelligent, M. le Maso n'était pas doué d'une imagination bien riche. Il lui fallait, même dans le domaine de sa perversion, recourir à des lectures spécialisées pour concevoir de nouvelles tortures. Sa vie fantasmatique, j'en avais été frappé, était d'une pauvreté parfaitement comparable à celle que j'avais observée chez certains patients psychosomatiques. On se serait trompé en cherchant dans des fantasmes le moteur de ses passages à l'acte, entre lesquels il menait du reste une vie toute conventionnelle, régie par une morale très stricte. En l'occurrence, le facteur déterminant du passage à l'acte procède au contraire de la survenue brutale d'une excitation massive, ne recouvrant rien de définissable, et dont, malgré les apparences, le sexe est moins la cause qu'un instrument privilégié de décharge intégralement à son service. On comprendra que, lorsque je parle d'activité sexuelle perverse, j'ai en vue non pas d'abord son contenu, mais le caractère contraignant, irrésistible qui en fixe le cours.

Le besoin infini de jouir dérive donc directement de la quantité, ce qui conduit à penser qu'un élément biologique

1. Il existe une certaine parenté entre ma conception de la *Verwerfung* et la notion de foclusion introduite par Lacan, qui en a précisé le rôle dans le fétichisme et la psychose. La différence tient au fait que dans la foclusion, l'accent est mis sur l'expulsion d'un signifiant hors d'un registre, le *symbolique*, alors que j'ai surtout en vue son rôle d'entrave à la constitution des fonctions de symbolisation, entendues dans un sens classique.

est alors à l'œuvre au plus profond de l'être¹. Mais, quoi qu'il en soit de la source de l'excitation, la situation n'est pas sans rapports avec celle qu'on observe dans une autre entité morbide : la névrose traumatique, où le sujet est hors d'état aussi bien d'élaborer l'excitation que de la décharger². L'afflux de la quantité, qui se reproduit continuellement, provoque dans l'organisation une sorte de tranchée, une ornière, que l'appareil psychique ne peut plus éviter dès qu'il est confronté avec une excitation assez forte. La nature du traumatisme est presque indifférente ; peu importe également que l'origine en soit interne ou externe, il n'est pas toujours possible de le discerner. Seule compte la quantité d'excitation engagée, c'est bien ce dont Fritz Lang a eu l'intuition ; dans le film, il se sert du rythme et de l'intensité de l'air de *Peer Gynt* pour faire sentir la progression de la compulsion sadique. Mais il a aussi très bien compris que le stimulus ne devait pas être clairement localisable : le héros, quand l'air lui tourne dans la tête, le ressent pourtant comme s'il venait du dehors, autrement dit comme une hallucination. Et pour le public, en partie identifié avec lui, l'air est perçu également comme une réalité, interne ou externe, l'ambiguïté doit subsister. De là le caractère tout à la fois angoissant et fascinant du film : il met en évidence comme aucun autre cette sorte de possession diabolique qu'est l'empire d'une excitation intolérable, avec son cours et son dénouement fatals. *La quantité, c'est le destin* quand elle se constitue en *trauma* véritable.

Notion d'ordre essentiellement économique, le *trauma* se définit classiquement comme événement ou expérience intense, porteur d'une charge qui déborde tant la tolérance du sujet que ses capacités de maîtrise et d'élaboration psychique. En fait, le phénomène est plus complexe qu'il n'y paraît, il

1. Dans le cas de M., une cousine, qui devait devenir sa femme, était elle-même affectée par un masochisme pervers grave, bien avant de faire sa connaissance. Il devait également découvrir, après la mort de son père, que celui-ci était masochiste pervers.

2. L'incapacité de décharger l'afflux d'excitation, quelle qu'en soit l'origine, ne doit pas être entendue de façon absolue, mais comme l'impossibilité dans laquelle se trouve le processus de décharge de suivre le régime économique du principe de constance.

faut, pour qu'il garde sa spécificité, et que plusieurs éléments s'y trouvent réunis et organiquement liés. Je citerai en premier lieu les modalités des investissements narcissiques. Les frontières du Moi risquent toujours d'être altérées par une excitation quelconque dès qu'elle atteint une certaine intensité. Mais il n'y a trauma à proprement parler que si préexiste à l'accident soit une distorsion du pouvoir de différencier le dedans et le dehors, soit au contraire une totale intolérance à la moindre indistinction, pourtant fonctionnelle, entre le Moi et le non-Moi¹. Quand les déplacements naturels des investissements narcissiques sont à ce point intolérables, l'appareil psychique n'est guère en mesure de faire face à l'afflux de l'excitation. Cela s'exprime de deux manières : d'une part, une incapacité à temporiser grâce au jeu de contre-investissements ; d'autre part, une carence de l'appareil psychique, impuissant à articuler l'excitation avec un conflit en élaborant, par exemple, une solution névrotique, ce qui serait somme toute correct, puisque correspondant à un authentique travail d'intégration. On est en présence d'une situation véritablement traumatique quand le sujet, incapable de trouver une réponse à l'accident, fût-ce sous la forme d'un symptôme névrotique, est condamné à des *réactions comportementales*. Pour que les investissements narcissiques vitaux et le sentiment de l'identité soient préservés autant que possible, l'excitation, dans ce cas, ne peut que se décharger d'une façon massivé, brutale, par un passage à l'acte dont la violence est proportionnelle aux quantités mises en jeu². Une telle solution marque décisivement la personne dans la mesure où elle engage son avenir en ouvrant la voie à d'autres réactions identiques.

On fera peut-être remarquer que dans un passage à l'acte, pervers notamment, l'acte lui-même a un sens dont on ne peut pas faire abstraction. Je sais bien que pour certains, ce sens, relatif à une fantasmatique exubérance, est même déter-

1. Cf. « S.i.e.m. », in *De l'art à la mort*, op. cit.

2. Et comme cela doit s'effectuer non seulement complètement, mais dans le plus court laps de temps possible, on peut dire que le processus obéit intégralement à la loi du principe d'inertie.

minant. En fait, ce que l'on croit découvrir dans l'acte n'est qu'un ajout, introduit secondairement et souvent dépendant de l'environnement socioculturel. À certains égards, cette production du sens est comparable aux activités intellectuelles forcenées qu'on peut observer parfois chez les pervers, pour qui elles ont une valeur essentiellement comportementale. Lorsque dans un acte, la fonction signifiante est éclipsée par l'évacuation de la quantité, on ne peut guère concevoir qu'un désir, élément du conflit défensif, ait été à l'œuvre. Voudrait-on encore parler de désir, même quand celui-ci s'est affranchi du refoulement, on verrait qu'en définitive il s'est mis intégralement au service de la gestion de la quantité.

Si la solution perverse occupe une grande place ici, c'est qu'elle se prête particulièrement bien à l'observation. Mais d'autres issues à l'afflux traumatique de l'excitation sont concevables, ainsi le développement spectaculaire ou presque muet d'une pathologie somatique sévère. Tout se passe, en effet, comme si la *somatose* était l'équivalent d'un acte, certes involontaire, mais néanmoins conçu par l'organisme en vue d'une défense désespérée, parfois létale. Et dans les cas où la résistance potentielle de l'organisme est très limitée, la force de l'excitation n'est pas toujours manifeste. Dans certaines structures, la moindre modification affectant l'objet, ou ce qui en tient lieu, est ressentie par le sujet, qui peut toutefois ne pas l'identifier, comme s'étant produite à l'intérieur même de sa personne, où elle déclenche une symptomatologie somatique non hystérique. Cette réaction constitue même le modèle de l'*« acting in »*.

Également dépendantes d'une même caractéristique intrinsèque de l'excitation – et non, je le répète, d'un instinct spécial –, violence, activité sexuelle perverse contraignante et somatose sont étroitement apparentées. Si différents qu'ils soient apparemment entre eux, ces esclaves de la quantité luttent pourtant pareillement pour faire front à ce qui les envahit : ils s'opposent, parfois par un acte désespéré, aux évolutions fatales, directes ou indirectes, qui sont dès lors prévisibles. Quant à la répétition des actes elle s'opère parfois sur un tel rythme que, devenue presque une conduite, elle

confère à l'existence une sorte de style. Cependant, à bas bruit, les séquelles économiques de chaque passage à l'acte s'ajoutent les unes aux autres pour provoquer finalement des altérations biologiques profondes désastreuses, par exemple, une déficience immunitaire.

Un autre trait commun à toutes ces personnalités, c'est la profonde *détresse* qui se devine derrière la façade des défenses contraignantes. Précédant immédiatement l'éclosion d'une somatose jusque-là latente, un état de détresse et de désespérance se développe plus ou moins sourdement. Si discret soit-il parfois, ce phénomène a pourtant retenu l'attention, tellement même qu'on en a fait un vrai syndrome. Le sujet peut ne se plaindre que d'un trouble vague et indicable, on le sent désemparé et l'on commence à percevoir des carences très anciennes. Les déficiences affectent de multiples fonctions, psychiques en particulier, on constate, par exemple, une atteinte des capacités de symbolisation qui, normalement, jouent un rôle essentiel dans l'économie du sujet. Telles qu'on les observe dans les somatoSES les plus représentatives, ces déficiences de la symbolisation sont directement reliées à la prévalence d'une technique défensive, le rejet (*Verwerfung*) auquel j'ai fait allusion plus haut. Le mécanisme est sans doute très archaïque, mais l'essentiel à mon sens, c'est qu'il est lui-même la conséquence économique d'une situation traumatique catastrophique, première responsable d'une évolution dans laquelle l'état de détresse sera prêt à se reproduire à n'importe quel moment. Par la suite, le rejet primitif aboutira à une relation d'allure obsessionnelle avec une réalité extérieure, qui elle est surinvestie. On reconnaîtra là l'une des caractéristiques de la *pensée opératoire* — je ne m'y appesantirai pas ici, mais je rappellerai seulement combien, chez le malade psychosomatique, une activité psychique apparemment normale et ordonnée renvoie en fait à l'anarchie profonde qui envahit l'organisme¹.

Chez le violent ou le pervers sexuel, la détresse peut être

1. P. Marty et M. de M'Uzan, « La pensée opératoire », *Revue française de psychanalyse*, t. XXVII, 1963, numéro spécial.

masquée ou au contraire éclater au grand jour. De toute façon, elle traduit l'incapacité foncière du sujet de se soustraire à la loi de l'excitation, qui le constraint d'expulser la quantité à l'extérieur. Prisonnier de son *inferno* intérieur, entièrement au pouvoir des forces explosives qui l'assailtent, le sujet passe à l'acte, exactement comme s'il était un autre agissant à sa place et dont il attendrait l'apaisement. Épuisé, sans conscience des suites de son acte, il peut enfin s'endormir. La décharge a été totale, c'est un retour au degré zéro de l'excitation, à aucun moment le principe de plaisir n'est intervenu. Rien d'étonnant si ce mouvement rétrograde absolu, vers un moment où n'existe aucune excitation, donc aucune vie, a été mis au compte d'un instinct de mort, ou tout au moins d'une tendance conservatrice de tout instinct. Ce qui est certain, c'est que, dans ces conditions, l'instinct biologique, si tant est qu'on retienne cette notion, est hors d'état d'être pris en charge par l'appareil psychique pour devenir pulsion. Seule demeure l'excitation.

Il est rarement donné d'assister à un tel anéantissement de toute liberté. Bien que son devenir semble être déjà assez largement déterminé par le conflit, le névrotique peut tout de même *enregistrer de l'information*, comme dirait le physicien, et cela grâce aux transferts et aux symbolisations. Rien de tel chez l'esclave de la quantité. En dépit des limites incertaines de son être, qui laisseraient penser à des capacités infinies d'englobement, il est inaccessible à l'information. Rien ne peut enrichir son Préconscient, et si d'aventure il entreprend une analyse, ses chances sont sensiblement réduites, puisque là, la quantité, prévalant sur tout autre facteur, entrave le développement d'une véritable névrose de transfert. Dans cette situation analytique particulière que du reste on n'est pas toujours à même d'apprécier sur-le-champ, le sujet devient comparable à uneenceinte fermée, et pour un peu on le croirait au pouvoir d'une entropie maligne. Ainsi, tant que l'organisme possède encore des forces vives, l'afflux massif de l'excitation revient inéluctablement, tout espoir d'en maîtriser la charge est vain. Pour employer une autre image, on pourrait dire que les énergies, comme retournées

sur elles-mêmes, deviennent l'objet de leur propre investissement et augmentent leur propre charge.

Une détresse qui laisse la personne pareillement impuissante en face du retour répétitif des mêmes charges traumatiques ne peut manquer d'avoir une origine très lointaine, plus lointaine encore, bien entendu, que celle des états névrotiques ; elle doit dater d'un temps où l'être humain est physiologiquement très mal armé. Freud en a trouvé le modèle dans la situation du nourrisson confronté avec toutes sortes d'agressions, provenant tant du monde extérieur que du monde intérieur¹. On notera néanmoins que le cri, la gesticulation du nourrisson avec leur violence, ont une réelle efficacité en une phase de son développement où la décharge brutale possède encore une valeur adaptative. Sans compter que ces manifestations véhémentes provoquent une intervention de l'entourage, éventuellement bénéfique, qui, comparable à l'événement déclenchant lui-même, peut être ressentie comme venant aussi bien du dehors que du dedans. Quoi qu'il en soit, et si sévère puisse être à certains moments la détresse du nourrisson, que dire de celle que le fœtus endure pendant l'accouchement. Même si l'être humain est programmé pour la supporter, l'expérience est d'une violence sans exemple et elle est imparable. C'est dans une passivité totale que le petit être subit sur son corps tout entier des pressions considérables qui se reproduisent pendant un temps, qui peut être très long. Des excitations de tout ordre l'assaillent et ne prennent fin que grâce à une décharge d'une extrême brutalité, quand survient une nouvelle agression et que l'air déplie les alvéoles pulmonaires. Freud ajoute que cet acte de violence constitue pour le « fœtus une perturbation considérable dans l'économie de sa libido narcissique² », ce qui entre précisément dans les facteurs du destin tel que je l'envisage ici.

On objectera que chaque individu traversant la même épreuve, il n'y aurait plus sur terre que des esclaves de la

1. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, P.U.F., nouvelle édition.

2. *Ibid.*

quantité. C'est faux, si on entend par là qu'aucune liberté n'existerait pour quiconque. Mais ce pourrait être exact, en un sens restrictif, si l'on considère qu'il y a en chacun comme un germe, une virtualité intrinsèque d'asservissement aux excitations puissantes. Cette virtualité serait tout à fait comparable au noyau de névrose actuelle qui, d'après Freud, existe au fond de toute psychonévrose¹.

Il va de soi que la naissance ne peut être identifiée avec le traumatisme que lorsqu'elle déclenche un afflux d'excitation débordant *radicalement* les capacités de tolérance programmées. C'est dans ce cas que l'on rencontre soit de ces issues fatales que les circonstances extérieures de l'accouchement ne suffisent pas à expliquer, soit de ces détériorations psychophysiologiques qui hypothèquent plus ou moins gravement l'avenir du sujet (notons toutefois en passant qu'un facteur socioculturel défavorable — misère, sous-développement, etc. — peut aussi conférer à la quantité un rôle prééminent). Comme je l'ai fait pour le cas du masochisme pervers, je suis donc amené à rapprocher, du point de vue de leur influence sur le déroulement d'un processus, ici la naissance, deux choses situées dans des espaces différents : les facteurs purement extérieurs et la constitution. Il est en effet probable que, lors de la naissance, les caractéristiques de l'énergie dépendent essentiellement de données biologiques, autrement dit de la constitution. Et cela de façon d'autant plus complexe qu'en l'occurrence, l'énergie procède à la fois de la mère et de l'enfant, deux êtres en un, mais non pas identiques, distincts et cependant imbriqués.

Dans leur appareil théorique, Otto Rank et Freud ont accordé au traumatisme de la naissance la place que l'on sait : marginale pour l'un, centrale pour l'autre. Ils aboutissent ainsi à une conception du trauma, de ses origines et de ses conséquences, qui diffère quelque peu de celle que je présente ici. « Après avoir exploré dans tous les sens et dans toutes les directions l'inconscient —, écrit Rank —, on se trouve en présence, tant chez l'homme normal que chez les sujets

1. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Payot.

anormaux, de la source dernière de l'inconscient psychique, et on constate que cette source est située dans la région du psychophysique et peut être définie ou décrite dans des termes biologiques : c'est ce que nous appelons le *traumatisme de la naissance* [...], source d'effets psychiques d'une importance incalculable pour l'évolution de l'humanité, en nous faisant voir dans ce traumatisme le dernier substrat biologique concevable de la vie psychique, le noyau même de l'inconscient¹. »

Dès 1909, Freud lui-même avait pressenti le rôle de la naissance comme première expérience de l'anxiété². Il y revient en 1925, dans une critique de l'ouvrage en question, où il relève toutefois « le mérite indiscutable de la construction de Rank³ ». Freud reproche d'abord à l'auteur d'avoir trop mis l'accent sur l'intensité et l'intensité variable du traumatisme de la naissance, tout en négligeant le rôle des facteurs constitutionnels et phylogénétiques⁴. De plus, il n'accepte pas que la force du traumatisme de la naissance soit telle qu'elle en empêche l'abréaction et fasse en quelque sorte le lit de la névrose ultérieure. À mesure que progresse sa réflexion sur la notion d'angoisse — réflexion entretenue justement par le souci de récuser la thèse de Rank, sur laquelle il revient à plusieurs reprises —, Freud cherche à évacuer peu à peu, et aussi largement que possible, le rôle du trauma de la naissance dont il avait pourtant reconnu l'importance majeure, en tant que prototype de l'état d'angoisse. En poursuivant sa réfutation, il est conduit à mettre l'accent sur la situation de danger, qui certes est toujours liée à la répétition du vécu de la naissance, mais bien davantage encore à la perturbation économique résultant d'un accroissement considérable de quantités d'excitation non

1. O. Rank, *Le traumatisme de la naissance*, Payot.

2. S. Freud, *La science des rêves*, cité par Claude Girard dans sa postface au livre de Rank, *op. cit.*

3. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, *op. cit.*

4. Le reproche ne paraît pas trop bien fondé, car il est vrai que le traumatisme de la naissance est susceptible d'intensités variables, et d'autre part, on ne peut pas dire que Rank néglige la constitution, bien qu'il n'emploie pas le mot, puisqu'il fait du traumatisme le dernier substrat biologique concevable de la vie psychique.

déchargées. Enfin, dans le complément de l'ouvrage relatif à l'angoisse¹, il n'est plus du tout question de la naissance, mais d'une distinction entre situation traumatique et situation de danger. La situation traumatique ne suscite que détresse. En revanche, la situation de danger comporte une position d'attente propre à déclencher le signal d'angoisse, en vue d'une reproduction active et atténuée d'un trauma initial. De fait, quand tout est dit, il n'y a plus de pont possible entre les deux façons de voir. Pour ce qui est de Rank, je dirais qu'il a voulu trop faire dire à sa découverte (ce qui est souvent le cas chez les dissidents). En outre, il n'a pas vu que dans certains cas, dominés précisément par l'excès de quantité, son trauma conduisait non pas à du sens et à de la névrose, mais au contraire à une carence du sens et à des entités morbides non névrotiques. Quant à Freud, s'il distingue bien tout d'abord entre situation traumatique et situation de danger, il en vient pour finir à faire dériver l'une de l'autre, puisqu'il affirme que « l'angoisse, réaction originale à la détresse dans le trauma, est reproduite ensuite dans la situation de danger comme signal d'alarme² ». Or pour moi, la détresse est précisément ce qui s'oppose au développement de l'angoisse au sens plein du terme. Quand l'accident traumatique met en jeu des quantités d'excitation qui, vu leur énormité, sont impossibles à intégrer, à élaborer et hors de l'état de se décharger physiologiquement, la situation devient littéralement sidérante. La détresse l'emporte alors sur le danger, et les bases du dégagement ultérieur de l'angoisse, donc d'un signal d'alarme, font défaut. Si le trauma doit se répéter, le sujet non averti par l'angoisse et de ce fait désarmé, en prendra la charge de plein fouet. Désormais le processus de répétition compulsive est engagé, il est même la seule « solution » : toute excitation, quelle qu'en soit l'origine, pourvu qu'elle atteigne un certain niveau, reproduira inéluctablement la situation originelle.

La notion *psychanalytique* de traumatisme de la naissance

1. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit.

2. Ibid.

doit donc être démembrée. D'un côté, il y a effectivement les cas où le processus, en dépit de la violence qu'il exerce sur le foetus, ne produit que des quantités d'excitation physiologiquement tolérables, compatibles avec le programme biologique. Il peut s'ensuivre un émoi véritable, parfaitement apte à devenir la matrice de ce qui sera vécu plus tard comme angoisse, lors de toute séparation d'avec la mère, puis à l'occasion d'une perte quelconque, enfin quand vient le moment d'affronter la menace de castration. D'un autre côté, il y a ces situations dans lesquelles le processus fait déferler des quantités d'excitation telles qu'elles ne laissent aucune place à un émoi proprement dit, j'entends par là quelque chose qui laisse un souvenir à retravailler, qui puisse entrer comme modèle dans une histoire et fournir dans l'avenir le noyau d'une activité fantasmatique. C'est seulement dans ce dernier cas que le destin de la personne est décisivement arrêté par le pouvoir de la quantité.

On a pu voir tout au long de cette discussion que la figure du Destin n'a pas pour moi la forme certes terrifiante, mais poétique, que les Grecs ont su lui donner. Elle court-circuite toute histoire et n'a donc pas de sens édifiant, étant hors du domaine de la tragédie. Elle a néanmoins quelque chose de la Moire, dans la mesure où, en deçà d'un jeu mettant en scène des conflits et des passions, elle représente l'arrêt absolu que certaines vies doivent subir avant même d'avoir commencé. Peut-être d'ailleurs la Moire des Grecs, la seule divinité avec laquelle on ne puisse pas composer, est-elle née elle aussi d'une intuition profonde de cet inéluctable que nous mettons maintenant dans la biologie.